

## Introduction

Le but de mon exposé est de commenter l'énoncé suivant : « Le projet comme producteur de connaissance » : cette proposition, qui constitue le sous-titre du livre important de Paola Vigano (*Les territoires de l'urbanisme*, MetisPresses), est une proposition forte, qui est devenue presque un lieu commun dans les écoles de projet qui se posent la question de la formation à la recherche, mais c'est une proposition qui ne va pas de soi, aussi bien du côté de la façon dont on conçoit le projet que du côté des conceptions de la connaissance et de la recherche.

Je n'entrerai pas directement dans cette question complexe, où la dimension pédagogique, institutionnelle et politique, n'est pas absente, et qui renvoie au bout du compte au statut social, mais aussi « philosophique », des métiers du projet vis-à-vis des métiers de la recherche et de l'université (les chercheurs vs les praticiens), et peut-être aussi, de façon plus indirecte, au problème traditionnel des relations entre théorie et pratique, entre connaissance dite pure et connaissance dite applicable, entre recherche académique et recherche-action, etc.

[...]

Parler du projet, de manière élémentaire, c'est évoquer avant tout une activité constructive, fabricatrice : avec le projet on est du côté du « faire », de la pratique concrète, au sens très large de ces termes. Le projet est une poïésis, activité orientée vers la production de l'œuvre.

Et pourtant l'on nous suggère que ce « faire » produit de la connaissance, et pas seulement des œuvres, des objets ou des espaces. Il produit de la connaissance en même temps qu'il produit des œuvres. C'est un ensemble d'actions vis-à-vis du territoire qui en même temps engage et produisent du savoir sur les territoires. Mais comment ? Sous quelles formes ? Avec quels résultats ? Voilà les questions qu'il faudrait poser.

Quelles sont les activités cognitives qui sont engagées, impliquées dans le « faire » du projet ? Qu'est-ce qui permet de passer d'un « savoir comment » faire (faire les choses, faire l'espace, mais aussi faire avec les choses, avec les autres, et avec l'espace), à un « savoir que » les choses, les autres, l'espace, sont comme ceci ou comme cela ?

Paola Vigano a distingué pour sa part trois grands types d'opérations à portée cognitive : les opérations de conceptualisation

les opérations de description

les opérations conjecturales

On peut reprendre cette proposition et s'en servir partiellement comme d'un guide. Mais en fait, je n'utiliserai pas exactement les mêmes termes que Paola Vigano, en particulier parce que là où elle limite l'usage de l'imagination à la dimension prospective et à l'élaboration de scénarios, pour ma part je vois l'imagination à l'œuvre, quoique de façon spécifique, dans chacune des opérations qu'elle distingue. A ces opérations, par ailleurs, j'ajouterais une forme d'opération collective, performative et collaborative relative à une activité dialogique d'ouverture et de proposition des horizons de sens communs.

Ces diverses opérations sont convergentes du point de vue de leurs objectifs cognitifs : il s'agit de produire une compréhension des territoires, une intelligence des situa-

tions spatiales, une lecture, une interprétation des territoires, dans le moment même où l'on propose leur transformation, etc. Cependant, ces opérations conduisent les projeteurs à des attitudes, des postures cognitives différentes par rapport au réel : une modélisation, une observation et une documentation, une expérimentation conjecturale, une négociation argumentée (une délibération collective)... ce sont quatre façons d'imaginer le réel, le territoire, de le mettre en image, de lui donner une image, une représentation, de le configurer, de le transfigurer, etc.

[...]

Mon propos est d'élaborer une épistémologie de ces différentes opérations à la fois projectuelles et cognitives. Dans quelle épistémologie peut-on inscrire le projet et les démarches de projet ? Il ne s'agit pas de faire une épistémologie normative, positive, il ne s'agit pas de dire ce que doivent être, ou devraient être, les démarches de projet, pour qu'elles puissent correspondre à un modèle, une norme supposée de ce que sont la science et la recherche. Il s'agit plutôt de suivre ces diverses opérations cognitives évoquées, entre autres, par Vigano, et d'en interroger la portée effective du point de vue de leurs règles d'effectuation et de leurs résultats.

[...]

Autrement dit, qu'est-ce qui est engagé du point de vue épistémique par les opérations de modélisation, de description, et de conjectures, et par les opérations dialogiques ? Quelles sont leurs conditions de possibilité, leurs règles constitutives, et quels sont leurs effets ?

Mais d'autre part, on peut considérer que poser comme un axiome que le projet (en architecture, en paysage et en urbanisme) est producteur de connaissance, c'est aussi prendre parti sur la nature même de la connaissance et des processus qui la constituent. Autrement dit, le rapprochement opéré entre projet et connaissance a une conséquence, un retentissement sur la façon dont on conçoit la connaissance. En clair, c'est adopter une conception constructiviste, elle-même « projectuelle » de la connaissance et de la recherche. Ce qui n'est pas évident a priori.

On se trouverait donc devant quelque chose comme une double affirmation, en chiasme : le projet comme dispositif de production de connaissance ; la connaissance comme projet, système d'opérations projectuelles.

Au centre de cette structure : les trois opérations évoquées par Paola Vigano. Pour ma part j'ajouterais, comme je l'ai dit, une quatrième opération ou compétence cognitive, qui n'est pas vraiment prise en compte de façon centrale par Paola Vigano : compétence dialogique ou argumentative, qui consiste à envisager le projet comme opération de délibération ou de négociation collective ou commune sur la question de savoir pourquoi on fait ça plutôt qu'autre chose, quel est le sens social, politique, humain de ce qu'on fait, etc., afin de parvenir à quelque chose comme une vérité socialement partagée.

J'évoquerai aujourd'hui, pour des raisons de temps, uniquement les deux premières opérations : la conceptualisation, c'est-à-dire les opérations diagrammatiques, d'une part, et la description, c'est-à-dire les opérations documentaires, d'autre part.

### **I - Opérations de conceptualisation :**

Elles correspondent à ce que j'appelle le régime constructif du projet. Elles correspondent aussi, d'un point de vue pédagogique à la mise en œuvre de compétences de modélisation, compétence diagrammatique ou de schématisation, compétence abductive également.

[...]

### **II - Opérations de description :**

Ces opérations définissent ce que j'appellerai le régime documentaire du projet.

D'un point de vue pédagogique, nous sommes là dans la mise en œuvre de compétences de lecture, de compétences indiciaires, de compétences documentaires, de compétences d'assemblage ou de composition.

[...]

### Conclusion :

Il resterait à évoquer deux autres types d'opérations cognitives engagées dans et par le projet :

Les opérations conjecturales, qui correspondent à ce que j'appelle le régime fictionnel du projet.

Les opérations argumentatives, qui correspondent au régime dialogique et collectif du projet.

L'analyse des opérations conjecturales devrait nous conduire à revenir de manière critique sur quelques notions, que je me contente d'évoquer :

la notion de scénario que, pour ma part, je tendrai à remplacer par celle de fiction, dans l'héritage de la philosophie du « comme si » développée par Hans Vaihinger.

En relation avec cette interrogation de la notion de fiction, il faudrait évoquer la notion d'histoire contre-factuelle du territoire (Qu'est-ce qui se passerait si ? Qu'est-ce qui se serait passé si ?), qui conduit à des propositions de reconfigurations fictionnelles du territoire, et qui démontre en quelque sorte la dimension « expérimentale » de l'opération fictionnelle. Qui démontre, autrement dit, que la fiction ne s'oppose pas au réel, mais qu'elle en est une dimension : celle du possible. Qui nous invite, finalement, à assouplir le concept de réalité.

La notion d'imagination productive, dans l'héritage des théories renaissantes de la « fantaisie » (I. Calvino : « L'imagination est un endroit où il pleut », à propos de Giordano Bruno, dans *Leçons américaines*), mais aussi dans celui des théories de l'imaginaire radical (Castoriadis : l'imaginaire comme « faculté originaire de poser et de se donner sur le mode de la représentation une chose et une relation qui ne sont pas »).

Par ailleurs, il me paraît nécessaire de proposer une analyse épistémologique des opérations argumentatives et communicationnelles du projet, dans la mesure où, comme on le sait bien, les activités projectuelles (mais cela vaut aussi pour les activités de recherche) sont développées au sein de collectifs d'acteurs, et plus généralement dans la sphère publique (au sens large de ce terme : pas seulement la sphère administrée par l'État, mais aussi les espaces du marché et ceux de l'auto-organisation de la société civile). Il paraît nécessaire, dans ce cas, d'envisager la dimension performative du projet et des opérations cognitives qui y sont engagées. L'espace est une performance collective.

Ce qui veut dire au moins deux choses :

D'une part que les opérations cognitives sont socialement distribuées au sein d'une pluralité d'acteurs, dont les savoirs, les savoir-faire, les représentations, les intérêts peuvent diverger, voire s'opposer. En ce cas, les opérations de connaissance propres au projecteur ne peuvent pas être séparées des activités communicationnelles par lesquelles le projecteur confronte ses compétences cognitives à celles des autres acteurs (institutionnels, politiques, habitants, etc.) avec lesquels il travaille.

Mais d'autre part, affirmer que le projet, comme la recherche, se développent dans des espaces publics et dans la sphère publique, et qu'en tant que tels impliquent, engagent, la pluralité, cela revient à dire que les opérations de projet se déploient dans un espace de la dépossession, un espace des croisements des savoirs et des représentations, espace

non appropriable par un expert ou un groupe quel qu'il soit.

Tout l'enjeu de cette situation cognitive de type dialogique est de parvenir à conduire cette pluralité des acteurs vers et au sein d'un projet commun. C'est le sens même de la notion d'action collective qui est ici engagé. Ce qui demande du temps, beaucoup de temps : la durée de la conversation, du dialogue, de la controverse, de l'échange des arguments et des points de vue, etc. La proposition pour une stratégie de l'espace, qui est élaborée par le projeteur, doit s'insérer dans une stratégie collective au bout du compte.

On pourrait reformuler cette question à partir de la thématique actuelle des communs, ou plutôt du commun, qu'il faut comprendre comme élaboration de pratiques communes et comme institution de règles d'action communes déterminées sur la base d'une délibération collective. La communauté politique se constitue à partir de la reconnaissance et de l'élaboration d'un sens commun, de significations communes, d'un projet commun. Si l'espace public, c'est-à-dire politique, doit être compris comme une performance collective, l'enjeu est que cette performance parvienne à devenir commune.

Je reviens pour finir sur ce que dit Paola Vigano à propos de la place de l'architecte (et des projeteurs) dans la société : elle parle de crise, et elle met en rapport cette crise avec la crise plus générale de l'expertise.

C'est une question qui se pose aux formateurs et aux écoles : comment, dans ce contexte, former des architectes et des paysagistes ?

Du point de vue épistémologique qui est le nôtre aujourd'hui, cette notion d'une crise de l'expertise s'exprime, en partie du moins, dans une crise du modèle technologique de la pratique et du projet : application d'un plan, d'un programme préétabli, etc.

Il semble nécessaire alors, à l'inverse, de restituer à la pratique du projet sa vocation interrogative et prospective, sa dimension de recherche : de ce point de vue, il ne s'agirait peut-être pas, pour les projeteurs, de proposer des solutions clés en main

à des problèmes qui de toute façon sont souvent mal posés. Il s'agirait plutôt de reformuler ces problèmes, de proposer de nouvelles questions, et peut-être, au-delà, de proposer de nouvelles manières de voir, de parler, et de s'installer dans le monde.

[...]

Jean-Marc Besse.